

LA SÉRÉNADE

COMÉDIE en un acte avec divertissement

REGNARD, Jean-François

1694

LA SÉRÉNADE

COMÉDIE en un acte avec divertissement

par Regnard

1694

ACTEURS

MONSIEUR GRIFON, père de Valère.

VALÈRE, amant de Léonore.

MADAME ARGANTE, mère de Léonore.

LÉONORE.

Monsieur MATHIEU.

SCAPIN, valet de Valère.

MARINE, servante de Madam Argante.

CHAMPAGNE, valet de Monsieur Mathieu.

MUSICIENS.

DANSEURS.

La scène est à Paris.

SCÈNE I.

Monsieur Mathieu, Marine.

MARINE.

Je vous dis encore une fois que madame n'est pas au logis, et qu'il faut que vous reveniez, si vous voulez lui parler.

MONSIEUR MATHIEU.

À la bonne heure, je reviendrai. Cependant, Marine, dis-lui que j'ai vendu un collier à la personne qui doit épouser mademoiselle sa fille.

MARINE.

Je voudrais, Monsieur Mathieu, que vous fussiez étranglé par votre gorge, avec votre diantre de collier. C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire ? Ne devriez-vous pas songer que les mariages légitimes ne sont point de votre compétence ? Un courtier d'usure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, et laisser les honnêtes filles en repos.

MONSIEUR MATHIEU.

À dieu ne plaise, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon ! Je ne fais point faire de marché à vie ; c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne saurait garantir, et l'on n'en a pas plus tôt fait l'emplète qu'on voudrait en être défait à moitié de perte.

MARINE.

Oui, mais ceux qui font des mariages ne s'embarrassent guère du succès ; et quand ils ont reçu leur pot-de-vin, et que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connaissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un collier ?

MONSIEUR MATHIEU.

Je vais le lui livrer, et en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'est pas là ce que je demande. Quel homme est-ce ?

MONSIEUR MATHIEU.

C'est un fort honnête homme, fort riche, fort vieux, et fort goutteux.

MARINE.

Que la peste te crève !

MONSIEUR MATHIEU.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoûtantes ; mais, comme vous savez, entre l'utile et l'agréable, il n'y a pas à balancer.

MARINE.

Oui, pour des ladres comme vous, qui ne connaissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien, et de faire travailler leur argent à gros et très gros intérêt : mais pour une jeune personne comme Léonor, qui cherche à passer ses jours dans le plaisir, vous trouverez bon, s'il vous plaît, vous et madame sa mère, qu'elle préfère l'agréable à l'utile ; et que moi, de mon côté, je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

Ladre : signifie figurément en morale, avare, vilain et malpropre. [F]

MONSIEUR MATHIEU.

Hélas ! Ma pauvre enfant, romps, casse, brise le mariage en mille pièces, je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même, en cas de besoin, pourvu que tu me fasses payer de mes peines un peu grassement.

MARINE.

Un peu grassement ! Eh ! Mort de ma vie, n'êtes-vous pas déjà assez gras ? Allez, vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

Aune : bâton d'une certaine longueur qui sert à mesurer les étoffes, toiles, rubans, etc. Il se dit aussi de la chose mesurée. [F]

MONSIEUR MATHIEU.

Marine est toujours railleuse. Mais je ne songe pas que mon homme m'attend : il veut donner tantôt une sérénade à sa maîtresse. Musiciens et filles de chambre ont volontiers commerce ensemble ; n'y en a-t-il point quelqu'un de tes amis à qui tu voulusses faire gagner cet argent-là ?

Aubade : concert qu'on donne dès le matin à la porte ou sous les fenêtres de quelqu'un pour l'honorer ou le réjouir. (...) Signifie à contre sens, quelque insulte quelque affront qu'on fait à quelqu'un. [F]

MARINE.

Qu'il aille au diable, avec sa sérénade ! Je vais songer à lui donner l'aubade, moi.

MONSIEUR MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrais bien rester plus longtemps avec toi, je ne m'y ennuie jamais.

MARINE.

Et moi, je m'y ennuie toujours.

MONSIEUR MATHIEU.

Adieu.

SCÈNE II.

MARINE, seule.

Je prie le ciel qu'il te conduise, et que tu te puisses casser le cou. Il n'y aurait pas grand mal quand tous ces maquignons de mariages-là seraient au fond de la rivière avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valère ! Il ne sait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de la part de sa maîtresse. Voici son valet à propos.

Maquignon : Qui vend des chevaux, qui le srefait, et qui couvre leurs défauts. Se dit au figuré des gens d'intrigue qui se mêlent de donner des avis, de faire des mariages, de vendre des Offices, des Bénéfices, et qui font tout autre trafic odieux. [F]

SCÈNE III.

Scapin, Marine.

SCAPIN.

Bonjour, ma charmante.

MARINE.

Bonjour, mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta maîtresse ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton maître ?

SCAPIN.

il se porterait assez bien, s'il avait un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon son père est bien riche, mais il est bien ladre.

MARINE.

Nous nous en apercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois, je sers mon maître sans gages, et incognito.

MARINE.

Comment, incognito ?

SCAPIN.

Oui : Monsieur Grifon ne sait pas que son fils a l'honneur d'être à moi ; il ne me connaît pas même. Je loge en ville, et je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chère.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon maître quand il est mal avec son père.

MARINE.

Voilà un beau ménage !

SCAPIN.

Hé ! Dis-moi un peu...

MARINE.

Je n'ai rien à te dire. Tiens, rends cette lettre-là à ton maître.

Chère : se dit aussi des repas qu'on donne à ses hôtes, à ses amis. [L]

SCAPIN.

Comme tu fais, Marine ! Regarde-moi un peu.

MARINE.

Eh bien ! Que me veux-tu ?

SCAPIN.

Vous plairait-il seulement, ô beauté léoparde ! Me dire le contenu de cette lettre ?

MARINE.

Je n'ai pas le temps.

SCAPIN.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot.

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire, Marine : c'est le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parlerai, s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairai, si je veux.

SCAPIN.

Dis si tu peux, mon enfant ; cela est difficile. Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher de parler !

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaisant visage, pour fermer la bouche à une femme !

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi, ni ton père, ni ta mère, ni toute ta peste de génération, ne me ferait pas rabattre une syllabe.

SCAPIN.

Qu'elle est agréable !

MARINE.

Quand on parle bien, on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrais pas parler souvent.

MARINE.

Va, va, quand je serai morte, je me tairai assez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrais donc savoir le contenu de la lettre ?

SCAPIN.

Moi ? Point du tout ; je ne veux rien savoir.

Marine et Scapin, ensemble.

MARINE.

Oh ! Tu sauras pourtant, malgré que tu en aies, que ma maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vu ; que sa mère a terminé l'affaire ; qu'elle prie Valère... que la peste te crève ! Adieu.

SCAPIN.

Oh ! Tu auras menti, et il ne sera pas dit que tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux rien savoir ; laisse-moi en repos ; garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse t'étrangler. Adieu.

SCÈNE IV.

SCAPIN, seul.

Par ma foi, c'est une charmante chose qu'une femme !
Quelle docilité d'esprit ! Quelle complaisance ! Voilà une
des plus raisonnables que je connaisse. Mais je m'amuse
ici, et je dois aller promptement porter cette lettre à mon
maître ; car il est diablement amoureux. Qui dit
amoureux, dit impatient ; et qui dit impatient, suppose un
homme qui a plus tôt donné un coup de pied au cul que le
bonjour. Mais le voilà.

SCÈNE V.

Valère, Scapin.

VALÈRE.

Eh bien ! Scapin, apprends-moi des nouvelles de Léonor.
L'as-tu vue ? Que t'a dit Marine ?

SCAPIN.

Marine ? Rien du tout. C'est une fille dont on ne saurait
tirer une parole.

VALÈRE.

Marine ne t'a rien dit, elle qui parle tant ?

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien ; mais tout ce
que j'ai pu comprendre de la volubilité de son discours,
c'est qu'il faut renoncer à Léonor ; et le pis que j'y trouve,
c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.
Quoi ? Que dis-tu ? Parle, explique-toi. Renoncer à
Léonor ?

SCAPIN.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement
?

SCAPIN.

Non, monsieur.

VALÈRE.

Quoi ! Tu n'as pu pénétrer ? ...

SCAPIN.

Oh ! Monsieur, Marine est une fille impénétrable.

VALÈRE.

Que je suis malheureux ! Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VALÈRE.

Eh ! Donne donc, maraud, donne donc.

Il lit.

" Si vous m'aimez autant que je vous aime, nous sommes les plus malheureuses personnes du monde. Ma mère prétend me marier à un homme que je ne connais point. Détournez le malheur qui nous menace ; et soyez certain que je choisirai plutôt la mort que d'être jamais à d'autre qu'à vous. "Scapin !

SCAPIN.

Monsieur ?

VALÈRE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?

SCAPIN.

Je dis, monsieur, que ce n'est pas là une lettre-de-change.

VALÈRE.

Et je me laisserai enlever Léonor ! Non, non, Scapin ; à quelque prix que ce soit, il faut empêcher...

SCAPIN.

Monsieur, le ciel m'a donné des talents merveilleux pour faire des mariages ; et je puis dire, sans vanité, qu'il n'y a guère de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie qui n'ont jamais été achevés ; mais j'aime trop la propagation de l'espèce, pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALÈRE.

Que tu fais mal à propos le mauvais plaisant ! Il faut...

Lettre de change : se dit aussi d'un écrit qu'on envoie à un absent pour lui faire entendre sa pensée avec ses caractères. (...) Les banquiers s'envoient des lettres de change, de créance. [L]

SCÈNE VI.

**Monsieur Grifon, Monsieur Mathieu, Valère,
Scapin.**

SCAPIN, bas.

Paix ! Voici votre père. Le vilain usurier qui nous vendit si cher l'argent l'année passée est avec lui.

VALÈRE, bas.

Vient-il lui demander ce que je lui dois ?

SCAPIN, bas.

Il serait mal adressé. écoutons.

Valère et Scapin se retirent au fond du théâtre.

MONSIEUR GRIFON, à Monsieur Mathieu.

Je vous donnai, il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ai votre billet, Monsieur Mathieu.

MONSIEUR MATHIEU.

Cela est vrai, Monsieur Grifon.

SCAPIN, bas à Valère.

Le bonhomme négocie avec les usuriers aussi bien que nous ; mais ce n'est pas de la même manière.

MONSIEUR GRIFON.

Nous sommes convenus à trois mille huit cents livres ; ce sont encore deux cents louis qu'il faut vous donner pour le collier, Monsieur Mathieu.

MONSIEUR MATHIEU.

Oui, Monsieur Grifon.

SCAPIN, bas à Valère.

Cela nous accommoderait bien.

VALÈRE, bas.

Paix ! Tais-toi.

MONSIEUR GRIFON.

Passez tantôt chez moi, ou envoyez-y quelqu'un de votre part, avec un billet de votre main ; cela suffira : c'est de l'argent comptant, Monsieur Mathieu.

MONSIEUR MATHIEU.

Je n'en suis point en peine, et je vous laisse le collier,
Monsieur Grifon.

SCAPIN, à part.

Un collier de trois mille huit cents livres ! Le friand
morceau !

Monsieur Mathieu sort.

SCÈNE VII.

Monsieur Grifon, Valère, Scapin.

MONSIEUR GRIFON.

Ah ! Vous voilà, mon fils. Que faites-vous là ? Y a-t-il
long-temps que vous y êtes ?

VALÈRE.

Je ne fais que d'arriver.

MONSIEUR GRIFON, montrant Scapin.

Qui est cet homme-là ?

VALÈRE.

C'est, mon père...

MONSIEUR GRIFON.

Quoi ! C'est...

VALÈRE.

Un musicien de l'opéra.

MONSIEUR GRIFON.

Mauvaise connaissance qu'un musicien de l'opéra ! Ils
mènent les gens au cabaret, et il faut toujours payer pour
eux.

SCAPIN, bas à Valère.

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire musicien ?
J'aimerais mieux être toute autre chose.

VALÈRE, bas à Scapin.

Tais-toi.

Opéra : spectacle public,
représentation magnifique sur la scène,
de quelque ouvrage dramatique, dont
les vers se chantent, et sont
accompagnés d'une grande symphonie,
de danses, de ballets (...). [F]

MONSIEUR GRIFON.

Oh çà ! Mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre ; la présence du musicien ne gâtera rien, et peut-être pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN, bas à Valère.

Votre imagination m'a fait musicien par hasard ; vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité. Je vais me marier.

VALÈRE.

Vous marier ! Vous, mon père !

MONSIEUR GRIFON.

Moi-même, en propre personne.

SCAPIN, à part.

Je ne m'attendais pas à celui-là. Que dit Monsieur Le musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer, monsieur, de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une première femme, vous hasardez d'en prendre une seconde ; le péril ne vous rebute point : cela est fier, cela est grand, cela est héroïque ; et, pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

MONSIEUR GRIFON.

Voilà un joli garçon.

VALÈRE.

Ce que j'en ai dit, mon père, n'est que par l'intérêt que je prends à votre santé.

MONSIEUR GRIFON.

Ne t'en mets point en peine ; ce sont mes affaires.

SCAPIN, à Valère.

Oui, monsieur, que monsieur votre père vous donne seulement une belle-mère bien faite, belle, jeune, et laissez-le faire ; vous serez ravi qu'il se soit remarié, sur ma parole.

MONSIEUR GRIFON.

Oh ! Je suis sûr qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrais de vous maintenant, monsieur de l'opéra, ce serait que vous m'aidassiez à donner une petite sérénade à ma maîtresse.

SCAPIN.

Une sérénade, dites-vous ? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Musique italienne, française ; je suis un homme à deux mains.

MONSIEUR GRIFON.

Tout de bon ?

SCAPIN.

Demandez à monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les sérénades : il m'en doit encore deux ou trois.

VALÈRE.

Oui, mon père.

SCAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter, mais en cas de chanteurs, symphonistes, violistes, téorbistes, clavecinistes, opéra, opérateurs, opératrices, madelonistes, catinistes, margotistes, si difficiles qu'elles soient, j'ai tout cela dans ma manche.

Opérateur : médecin empirique, charlatan qui vend ses drogues, et ses remèdes en public et sur le théâtre, qui annonce son logis et sa science par des billets qu'il distribue. [F] [ici, emploi comique du mot en lieu et place de chanteur ou musicien d'Opéra]

MONSIEUR GRIFON.

Je voudrais une sérénade à bon marché.

SCAPIN.

Je ménagerai votre bourse ; ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-six violons, vingt hautbois, douze basses, six trompettes, vingt-quatre tambours, cinq orgues, et un flageolet.

Flageolet : espèce de petite flûte dont se servent les bergers (...) Est aussi un des jeux de l'orgue qui est ouvert et a un pied de tuyau, accordé sur la 29^{ème} de la montre. (Dict. Furetière)

MONSIEUR GRIFON.

Et fi donc ! Voilà pour donner une sérénade à tout un royaume.

SCAPIN.

Pour les voix, nous prendrons seulement douze basses, huit concordants, six basses-tailles, autant de quintes, quatre hautes-contre, huit faussets, et douze dessus, moitié entiers et moitié hongres.

Hongre : cheval châtré, qui est coupé, qui ne vaut rien pour étalon. Il est opposé à entier. [F]

MONSIEUR GRIFON.

Vous nommez là de quoi faire un régiment de musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instruments. Laissez-nous faire. Je veux qu'il y ait dans cette musique-là une espèce de petit charivari qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons, monsieur votre fils et moi, donner maintenant les ordres pour...

MONSIEUR GRIFON.

Attendez. On doit m'amener ma maîtresse ; je suis bien aise que vous la voyiez, et que vous m'en disiez votre sentiment l'un et l'autre.

SCAPIN.

Prenez-la belle et jeune, au moins, surtout d'humeur complaisante ; tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALÈRE, bas à Scapin.

Allons-nous-en ; je me meurs d'inquiétude.

SCÈNE VIII.

**Monsieur Grifon, Valère, Scapin, Madae
Argante, Léonor, Marine.**

MONSIEUR GRIFON.

Ne vous avais-je pas bien dit qu'on devait l'amener ?
Voilà la mère et la fille-de-chambre.

VALÈRE, bas à Scapin.

Que vois-je, Scapin ? C'est Léonor.

SCAPIN, à part.

Autre incident.

MADAME AGANTE.

Allons, ma fille, approchez, et saluez le mari que je vous ai destiné.

Elle entend parler de M Grifon.

LEONOR, croyant que c'est Valère.

Quoi ! Madame, voilà la personne ! ...

MADAME AGANTE.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? Est-ce que monsieur ne vous plaît pas ?

LEONOR.

Je ne dis pas cela, madame, et je n'aurai jamais d'autres volontés que les vôtres.

VALÈRE, bas à Scapin.

Scapin, elle obéit à sa mère, je suis perdu.

MARINE, à part.

Il y a de l'erreur de calcul.

MADAME AGANTE.

Je suis ravie, ma fille, de vous voir des sentiments raisonnables, et j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me désobéir.

LEONOR.

Vous désobéir ! Moi ? J'aimerais mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

MONSIEUR GRIFON, à Scapin.

Voilà une fille bien née, n'est-il pas vrai ?

SCAPIN, à part.

Il y a ici du quiproquo , sur ma parole.

LEONOR.

Tout ce que j'ai à me reprocher, madame, c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion ; et les choses sont dans un état à me permettre d'avouer, sans honte, que votre choix et mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

MONSIEUR GRIFON, à part.

Comme elle m'aime déjà ! Cela n'est pas croyable.

LEONOR.

Mais j'ai lieu de me plaindre. Est-ce à moi de parler comme je fais, quand vous êtes si peu sensible, Valère, aux bontés que ma mère a pour nous ?

MADAME AGANTE.

Comment donc Valère ? À qui en avez-vous ?

MONSIEUR GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCAPIN, à part.

Nous approchons du dénouement.

MADAME AGANTE.

Que voulez-vous dire avec votre Valère ?

LEONOR.

Ne m'avez-vous pas dit, madame, que vous aviez conclu mon mariage ?

MADAME AGANTE.

Qu'a de commun Valère avec votre mariage ? C'est à Monsieur Grifon, que voilà, que je vous marie.

MONSIEUR GRIFON, à Léonor.

Oui, mignonne, c'est moi qui aurai l'honneur de...

LEONOR.

Vous, monsieur ?

MADAME AGANTE.

Je voudrais bien, pour voir, que vous ne le trouvassiez pas bon !

MONSIEUR GRIFON.

Monsieur mon fils, par quelle aventure est-il mention de vous dans tout ceci ?

VALÈRE.

Par une aventure fort naturelle, mon père.

MONSIEUR GRIFON.

Comment, une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Oui, monsieur ; mademoiselle est fille, monsieur est garçon ; elle est aimable, il est joli homme ; ils ont fait connaissance, ils s'aiment, ils sont dans le goût de s'épouser : y a-t-il rien là que de fort naturel ?

SCAPIN.

Il n'est point question de la nature là-dedans ; c'est la raison et l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monsieur est le père, madame est la mère ; la raison est de leur côté, la nature est une sottise, et vous aussi, ma mie.

MADAME AGANTE.

Il a raison.

LEONOR.

Quoi ! À l'âge que j'ai, ma mère, vous voudriez me faire épouser un homme comme monsieur ? Vous n'y songez pas.

VALÈRE.

Quoi ! À l'âge que vous avez, mon père, vous voudriez vous marier à une fille comme mademoiselle ? Je crois que vous rêvez.

LEONOR.

En vérité, ma mère, vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi une chose aussi éloignée de bon sens.

VALÈRE.

Sérieusement parlant, mon père, vous n'êtes point d'âge encore à radoter.

MADAME AGANTE.

Ouais ! Et où sommes-nous donc ? Allons, petite ridicule, qu'on donne tout-à-l'heure la main à monsieur.

VALÈRE.

Non pas, madame, s'il vous plaît.

MONSIEUR GRIFON.

Qu'est-ce à dire ?

VALÈRE.

Avec votre permission, mon père, cela ne sera pas, je vous assure.

MONSIEUR GRIFON.

Cela ne sera pas ! Que dites-vous à cela, monsieur le musicien ?

SCAPIN.

Vous avez là un grand garçon bien mal morigéné, monsieur.

MONSIEUR GRIFON.

Pendard !

VALÈRE.

Que dirait-on dans le monde, si, en ma présence, je vous laissais faire une action aussi extravagante que celle-là ?

MONSIEUR GRIFON.

Quoi donc extravagante ? Comment donc ? À ton père, malheureux !

MARINE.

À votre père !

SCAPIN.

À votre propre père !

VALÈRE.

Quand il serait mon père cent fois plus qu'il ne l'est encore, je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

MONSIEUR GRIFON.

Mais quelle comédie, jouons-nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils, madame.

MADAME AGANTE.

Cela n'est rien ; j'ai bien des excuses à vous faire pour ma fille, monsieur.

MARINE.

Voilà des enfants bien obstinés. Mais aussi pourquoi vous exposer à vous marier, sans savoir si monsieur votre fils le voudra bien ?

MONSIEUR GRIFON.

S'il le voudra bien ?

SCAPIN.

Monsieur, avec trois ou quatre cents pistoles ne pourrions-nous point le mettre à la raison ?

MONSIEUR GRIFON.

Je l'y mettrai bien sans cela.

MADAME AGANTE.

Et moi, je vous réponds de cette petite impertinente-là ; elle vous épousera, ou je la mettrai dans un lieu d'où elle ne sortira de long-temps.

LEONOR.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie que d'épouser un homme que je n'aime point.

SCÈNE IX.

**Madame Argante, Monsieur Grifon, Valère,
Scapin.**

MONSIEUR GRIFON.

Elle s'en va, madame.

MADAME AGANTE.

Ne vous mettez pas en peine ; je saurai la réduire ; elle sera votre femme aujourd'hui, ou vous mourrez de mort subite.

SCÈNE X.

Monsieur Grifon, Valère, Scapin.

MONSIEUR GRIFON.

De mort subite ! Voilà à quoi vous m'exposez, monsieur le coquin. Laisse-moi faire, je veux l'épouser à ta barbe ; je m'en vais dépenser tout mon bien pour m'en faire aimer ; je lui donnerai des présents, des bijoux, des maisons, des contrats, des cadeaux, des festins, des sérénades ; des sérénades, monsieur le musicien ; et je lui ferai des enfants pour te faire enrager.

SCAPIN, à part.

Oh ! Pour celui-là, on vous en défie.

SCÈNE XI.

Valère, Scapin.

VALÈRE.

Non, Scapin, il n'y a point d'extrémité où je ne me porte pour empêcher ce mariage-là.

SCAPIN.

Doucement, monsieur ; nous abaisserons ses fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris le soin d'une sérénade ; il vient de négocier un certain collier : laissez-moi faire. Mais le diable est que nous n'avons point d'argent.

VALÈRE.

Ah ! Mon pauvre Scapin, cherche, imagine, invente des moyens pour en trouver ; engage tout, vends tout, donne tout.

SCAPIN.

Hé ! Que diable engager ? Que vendre ? Pour tout meuble et immeuble, vous n'avez que votre habit et le mien ; encore le tailleur n'est-il pas payé.

VALÈRE.

Quoi ! Tu ne peux trouver ?...

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous, les ressorts de mon esprit emprunteur sont diablement usés...

VALÈRE.

Mais quoi ! ...

SCAPIN.

Laissez-moi un peu rêver tout seul. J'ai ma sérénade en tête ; si je pouvais avoir seulement de quoi payer les musiciens dont je me veux servir...

VALÈRE.

À quoi bon ?...

SCAPIN.

J'ai besoin de me recueillir, vous dis-je ; laissez-moi en repos, et allez fortifier Léonor dans le dessein de ne point épouser votre père.

VALÈRE, à part.

Il faut vouloir tout ce qu'il veut, j'ai besoin de lui.

SCÈNE XII.

SCAPIN, seul.

Ce n'est pas une petite affaire, pour un valet d'honneur, d'avoir à soutenir les intérêts d'un maître qui n'a point d'argent. On s'accoquine à servir ces gredins-là, je ne sais pourquoi ; ils ne paient point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois ; on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne sont tout au plus que de moitié ; et avec tout cela nous sommes les valets, et ils sont les maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétends, à l'avenir, travailler pour mon compte ; ceci fini, je veux devenir maître à mon tour.

SCÈNE XIII.
Champagne, Scapin.

SCAPIN.

Mais, que vois-je ?

CHAMPAGNE.

Hé ! C'est toi, mon pauvre Scapin !

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce pays-ci !

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espèce de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avait défendu de paraître à la ville, elle me prescrivait un temps pour voyager ; mes voyages sont finis, je repars sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à présent ? Je t'ai vu autrefois le plus adroit grison, et, soit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

Grison : se dit aussi par raillerie des laquais de gens de qualité qui ne portent point de couleur, et qui leur servent d'espions ou de messagers secrets. [F]

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné ; il n'y a plus rien à faire dans le commerce : elle prend toujours les choses du mauvais côté. J'ai renoncé aux vanités du monde ; et je me suis jeté dans la réforme.

SCAPIN.

Toi, dans la réforme ?

CHAMPAGNE.

Oui, mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis retiré, je prête sur gages.

Lettre de cachet : signifie ici que Champagne a été condamné.

SCAPIN.

La retraite est méritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foi, il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque chose ; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, que d'en aider des particuliers dans leurs nécessités pressantes.

SCAPIN.

Voilà un motif fort charitable !

CHAMPAGNE.

Je me suis associé d'un fort honnête homme, qui est, je pense, lui associé d'un autre fort honnête homme chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cents livres.

SCAPIN, à part.

Deux mille huit cents livres ! Serions-nous assez heureux !... Cela serait admirable.

haut.

Tu es associé avec Monsieur Mathieu ?

CHAMPAGNE.

Avec Monsieur Mathieu : mais je suis un peu subalterne, à la vérité. Nous demeurons ensemble ; il me loge fort haut, me meuble modestement, m'habille chaudement pour l'été, fraîchement pour l'hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages ; mais ce que je prends c'est pour moi.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition ! Et, dis-moi, es-tu toujours aussi ivrogne qu'avant ta lettre de cachet ?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cents livres ?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cents livres.

SCAPIN.

Chez Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit ?

SCAPIN.

Pour le surplus d'un collier que Monsieur Mathieu lui a
vendu ?

CHAMPAGNE.

Je l'ai ouï dire ainsi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu, pour marque que
tu ne viens pas à faux ?

CHAMPAGNE.

Cela est comme tu le dis. Voilà le billet. Hé ! D'où
diantre sais-tu tout cela ?

SCAPIN.

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon, moi.

CHAMPAGNE.

Quoi ! Tu te mêles aussi ? ...

SCAPIN.

Nous ne sommes associés que pour emprunter, nous
autres. Le connais-tu, Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connaît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN, à part.

Tant mieux.

Haut.

Monsieur Grifon n'est pas au logis ; et, en attendant qu'il vienne, nous pouvons aller renouveler connaissance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon coeur : je ne refuse point des parties d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu ! J'enrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne sera que pour un moment. Va-t'en m'attendre ici près, aux barreaux verts, et faire tirer bouteille.

SCÈNE XIV.

SCAPIN, seul.

Voilà un fripon que je friponnerai, sur ma parole, si je puis seulement attraper le billet.

SCÈNE XV.

Monsieur Grifon, Marine, Scapin.

MARINE, à M Grifon.

Je vous dis, monsieur, que vous aurez plus de peine que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je vous cherchais pour vous dire que dans peu votre sérénade sera en état.

MONSIEUR GRIFON.

Bon. Voilà ma maison, et voilà celle de ma maîtresse.

SCAPIN, à part.

Tant mieux ; cela est fort commode pour mon dessein.

SCÈNE XVI.
Monsieur Grifon, Marine.

MONSIEUR GRIFON.

Tu dis donc, Marine, que tu viens de la part de Léonor.

MARINE.

Oui, monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

MONSIEUR GRIFON.

Elle revient à elle, j'en suis bien aise.

MARINE.

Elle est au désespoir de n'avoir pu se contraindre devant madame sa mère : mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

MONSIEUR GRIFON.

Voilà un fort sot compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

MARINE.

Elle sait trop bien vivre pour manquer à la civilité. Elle m'a aussi chargée de vous prier de ne point presser madame sa mère sur votre mariage, et de lui donner du temps pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

MONSIEUR GRIFON.

Vous êtes une impertinente, ma mie ; et je ne sais...

MARINE.

Je vous demande pardon, monsieur ; je vous respecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaît. Ce sont les sentiments de ma maîtresse que je vous explique le plus clairement et le plus succinctement qu'il m'est possible.

MONSIEUR GRIFON.

Je ne veux point savoir ses sentiments, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

MARINE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change ; et, quelque aversion qu'elle ait pour vous, elle ne laissera pas de vous épouser si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge, votre air et votre visage contre vous : dans le fond, je gagerais que vous avez les meilleures manières du monde.

MONSIEUR GRIFON, à part.

Voilà une insolente qui, à mon nez, me vient chanter pouille.

Pouilles : vilaines injures et reproches.
Les gueux, la harangères chantent
pouilles aux honnêtes gens. [F]

MARINE.

C'est votre physionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée : elle en reviendra peut-être, et vous aimera à la folie ; que sait-on ? Vous ne seriez pas le premier magot qui aurait épousé une jolie fille.

MONSIEUR GRIFON, à part.

Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher ; elle peut me rendre service.

Haut.

Tu me parais d'agréable humeur.

MARINE.

Je suis assez franche, comme vous voyez.

MONSIEUR GRIFON.

C'est ce qui me semble. Je veux être de tes amis ; et, si le mariage se fait, ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu, en confidence, quelle sorte de caractère est-ce que Léonor, et que faudrait-il que je fisse pour lui plaire ?

MARINE.

Vous n'avez qu'à mourir, monsieur ; c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

MONSIEUR GRIFON.

Ce n'est pas là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

MARINE.

Ah ! De l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connais qu'un petit défaut.

MONSIEUR GRIFON.

Quel est-il ?

MARINE.

C'est, monsieur, que, quand elle s'est mis quelque chose en tête, et qu'on s'avise de la contredire, elle crie, elle peste, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle estropie même en cas de besoin ; mais, dans le fond, c'est une bonne enfant.

MONSIEUR GRIFON.

voilà une humeur bien douce vraiment ! Et avec cela n'a-t-elle point quelque passion dominante ?

MARINE.

Non, monsieur, rien ne la domine. Elle a du goût pour toutes les belles manières ; elle vend, pour jouer, tout ce qu'elle a ; elle met ses nippes en gage pour aller à l'opéra et à la comédie ; elle court le bal sept fois la semaine seulement ; elle fesse son vin de Champagne à merveille, et sur la fin du repas elle devient fort tendre.

Fesser : se dit aussi de ce qu'on a bientôt expédié. [F]

MONSIEUR GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

MARINE.

Oui, monsieur, sur la fin d'un repas ; et je vais lui faire entendre que, pour un mari, vous valez cent fois mieux qu'un autre.

MONSIEUR GRIFON.

Cela est vrai, au moins.

MARINE.

Assurément. Dans ce siècle-ci, quand un mari laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable ; on ne peut pas lui demander autre chose.

MONSIEUR GRIFON.

Ah ! Mon enfant, tu peux l'assurer de ma part que, si jamais elle est ma femme, je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

MARINE.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions ; et comme il n'y a rien dans ces articles-là qui répugne à la coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

SCÈNE XVII.

MONSIEUR GRIFON, seul.

Cette fille-là a quelque chose de bon dans ses manières.

SCÈNE XVIII.

Monsieur Grifon ; Scapin, déguisé, ayant un emplâtre sur l'oeil.

MONSIEUR GRIFON.

Ah ! Ah ! Voilà une plaisante figure d'homme !

SCAPIN.

Ne pourriez-vous point, monsieur, me faire le plaisir et l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon ?

MONSIEUR GRIFON.

Que lui voulez-vous à Monsieur Grifon ?

SCAPIN.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que Monsieur Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit Sieur Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cents livres, restant à payer pour un collier que ledit Sieur Grifon a acheté dudit Sieur Mathieu.

MONSIEUR GRIFON.

C'est moi qui suis Monsieur Grifon. Et où est le billet ?

SCAPIN.

Le voilà, monsieur ; je ne viens qu'à bonnes enseignes. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'expédier.

MONSIEUR GRIFON.

Oui, voilà l'écriture de Monsieur Mathieu ; mais je ne vous connais pas pour être à lui.

SCAPIN.

C'est une gloire que je ne mérite pas, monsieur : je suis seulement son compère, Isaac-Jérôme-Boisme Rousselet, maître marchand fripier ordinaire privilégié suivant la Cour : si l'on peut vous y rendre quelque service, vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

MONSIEUR GRIFON.

Je vous suis obligé.

SCAPIN.

J'ai des amis en ce pays-là : mon frère est apprenti partisan chez le commis du secrétaire de l'intendant d'un homme d'affaires, et mon oncle est le sous-portier de l'hôtel des fermes.

MONSIEUR GRIFON.

Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN.

Il est vrai, monsieur. J'ai autrefois, par leur moyen, tiré mon parrain des galères, et je sauvai l'année passée une amende honorable à Monsieur sMathieu ; c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi.

MONSIEUR GRIFON, à part.

Voilà un garçon bien ingénu ; c'est dommage qu'il lui manque un oeil.

SCAPIN.

J'abuse de votre loisir, monsieur, mais ce n'est pas ma faute ; avec deux mille huit cents livres, vous serez débarrassé de mes importunités, et je prendrai congé de vous quand il vous plaira.

MONSIEUR GRIFON, à part.

Quel original !

Haut.

Oui, oui, je vais vous apporter de l'argent, vous n'avez qu'à attendre.

SCÈNE XIX.

SCAPIN, seul.

Par ma foi, voilà qui ne va pas mal.

SCÈNE XX.

Scapin, Valère, Léonor, Marine.

SCAPIN.

Mais voici mon maître avec sa maîtresse : il ne me reconnaîtra pas.

LEONOR.

Comptez, Valère, que rien ne me peut faire changer.

VALÈRE.

Ah ! Charmante Léonor, que vous devez me paraître adorable avec de pareils sentiments !

SCAPIN.

Monsieur, je vous donne le bonjour. Y a-t-il longtemps que vous êtes en cette ville ? Vos affaires vont-elles bien ? Comment gouvernez-vous la joie avec cette aimable enfant ?

VALÈRE.

Que me veut cet ivrogne-là ? Qui êtes-vous, mon ami ?

SCAPIN.

Je suis un honnête garçon, qui connais vos besoins, et qui viens vous offrir deux cents pistoles que me va donner monsieur votre père.

Il ôte son emplâtre.

VALÈRE.

C'est toi, Scapin ? Qui t'aurait reconnu ?

SCAPIN.

Vous voyez, monsieur, ce qu'on fait pour vous.

MARINE.

Par ma foi, voilà un méchant borgne.

VALÈRE.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cents pistoles de mon père ?

SCAPIN.

Il va me les livrer. J'ai encore un collier à escamoter ; mais j'aurais besoin tout-à-l'heure de quelques gens de main.

VALÈRE.

Tout-à-l'heure ? Et où veux-tu que je les cherche à présent ?

MARINE.

Monsieur, je suis à votre service. Pour la main, je l'ai aussi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toi ? Mais serais-tu fille à travailler de nuit ?

MARINE.

Pourquoi non ? C'est dans ce temps-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

SCAPIN.

Bon, bon ; il ne me faut pas de plus vaillants champions pour mon dessein. Mais j'entends Monsieur Grifon. Allez m'attendre au prochain détour ; je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

SCÈNE XXI.

**Monsieur Grifon ; Scapin, qui, voyant arriver
Monsieur Grifon, remet son emplâtre sur
l'autre oeil.**

MONSIEUR GRIFON.

Il y a deux cents louis neufs dans cette bourse, voyons si
je ne me suis point trompé.

SCAPIN, prenant la bourse.

Vous êtes trop exact, et vous savez trop bien compter.

MONSIEUR GRIFON.

Il n'importe, monsieur ; pour plus grande sûreté...

SCAPIN.

Je ne regarderai point après vous, monsieur ; le compère
Mathieu me l'a défendu.

MONSIEUR GRIFON.

Vous êtes le maître. Serviteur.

SCAPIN, à part.

Voilà de quoi payer la sérénade.

SCÈNE XXII.

MONSIEUR GRIFON, seul.

Monsieur Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les
mains de ceux qui lui doivent. Je lui devais, me voilà
quitte. Je ne sais ce que cela signifie ; mais je n'ai point
bonne opinion de mon mariage. Moi, qui n'ai jamais rien
aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. Ô
amour, amour ! La nuit devient obscure, et le musicien
devrait être ici.

SCÈNE XXIII.

Monsieur Grifon ; Champagne, ivre.

CHAMPAGNE, chante.

Lera, lera, lera.

MONSIEUR GRIFON.

J'entends quelqu'un qui chante : serait-ce lui ?

CHAMPAGNE.

Par la sembleu, je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

MONSIEUR GRIFON.

Qui va là ? Est-ce vous, monsieur le musicien ?

CHAMPAGNE.

Oui, à peu près, c'est un ivrogne.

MONSIEUR GRIFON.

Passez votre chemin, mon ami.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin ?

MONSIEUR GRIFON.

Oui

CHAMPAGNE.

Oui, qui le pourrait.

MONSIEUR GRIFON.

Quel maraud est-ce ci ?

CHAMPAGNE.

Maraud ! Voilà quelqu'un qui me connaît. Je suis plus pesant que de coutume, et je ne sais si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bu.

MONSIEUR GRIFON, à part.

Ne serait-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils, qui viendrait ici pour troubler la fête ? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Holà, l'ami, qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moi, par parenthèse ?

MONSIEUR GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé ! Palsembleu, si je le savais, je ne le demanderais pas.

MONSIEUR GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier ?

CHAMPAGNE.

Je ne sais, je ne m'en souviens pas. Je suis pourtant venu pour quelque chose. Ah !... Monsieur Grifon, le connaissez-vous ?

MONSIEUR GRIFON, à part.

Je ne me trompais pas, c'est un fripon.

CHAMPAGNE.

Justement, un fripon, un vilain, un fesse-mathieu.

MONSIEUR GRIFON.

À qui penses-tu parler ? C'est moi qui suis Monsieur Grifon.

CHAMPAGNE.

Le diable emporte si je l'aurais deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, Monsieur Mathieu, cet autre vilain, ce ladre...

MONSIEUR GRIFON.

Ce pendard-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience, oui, c'est bien dit, allons doucement. Ce Monsieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que, par la concomitance d'un collier..., enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

MONSIEUR GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t-on pour jouer le personnage que tu fais ?

Fesse-mathieu : (...) un homme qui prête à gros intérêt, et qu'on ne peut pas nommer ouvertement d'usurier. C'est un terme qu'on dit par corruption, au lieu de dire, il fait le "Saint Mathieu", ou ce que Saint Mathieu faisait avant sa conversion : car on tient qu'il était alors usurier. [F]

CHAMPAGNE.

Comme Monsieur Mathieu est un vilain, je ne gagne pas grand'chose ; mais je suis sobre.

MONSIEUR GRIFON.

Il y paraît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Monsieur Grifon, je suis Monsieur Champagne : donnez-moi de l'argent au plus vite, car j'ai hâte.

MONSIEUR GRIFON.

Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Oui, parbleu, de l'argent ; je ne perds point le jugement, j'ai beau boire. Il me faut huit cent deux mille et quelques livres : j'ai le billet de Monsieur Mathieu ; vous allez voir, car je n'y vois goutte.

MONSIEUR GRIFON, à part.

Voilà justement l'enclouure.

Haut.

Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami : si tu as le billet de Monsieur Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux et fort raisonnable ; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point, ce diable de billet.

MONSIEUR GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien, la peste m'étouffe. Je l'avais pourtant avant que d'aller au cabaret.

MONSIEUR GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh ! Vous en demandez trop. Quand on a bu, on ne peut pas retrouver sa maison, vous voulez que je retrouve un billet : il n'y a pas de raison à cela.

Enclouure : signifie figurément tout obstacle qui empêche la réussite d'une affaire. [F]

MONSIEUR GRIFON.

Tu en as beaucoup, toi.

CHAMPAGNE.

Écoutez, ne nous brouillons point. J'étais de sang froid quand je l'ai perdu, je le retrouverai quand je serai de sang froid, cela est infallible. Jusqu'au revoir.

MONSIEUR GRIFON.

Il n'est pas si ivre qu'il paraît.

SCÈNE XXIV.

MONSIEUR GRIFON, seul.

Monsieur mon fils choisit mal ses gens. Il est plus malaisé de m'attraper qu'on ne s'imagine. Quelque nuit qu'il fasse, je connais les fourbes d'une lieue.

SCÈNE XXV.

Scapin, Monsieur Grifon.

SCAPIN.

Allons, monsieur, de la joie. Vive l'amour et la musique. Je vous amène ici tout un opéra.

MONSIEUR GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

SCAPIN.

Pour nous éclairer, monsieur : ma musique est une musique de conséquence ; il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons, messieurs de la symphonie.

SÉRÉNADE.

Monsieur Grifon, Scapin, plusieurs symphonistes, danseurs, et musiciens.

Un VÉNITIEN chante.

Or che più belle
Splendon le stelle, etc.

SCAPIN.

Peut-être que l'italien ne vous plaît pas ? Il faut vous servir à la française.

Il va chercher six femmes déguisées avec des manteaux rouges, qui viennent en dansant, et font un spectacle. Léonor et Marine sont du nombre.

Amis, tenez-vous tous prêts ; la bête est dans nos filets. Lorsqu'un vieux fou s'échappe d'être amoureux sur ses vieux ans, il faut qu'il mette la nappe, et qu'on boive à ses dépens.

CHOEUR.

Il faut qu'il mette la nappe, et qu'on boive à ses dépens.

Air.

Vive la jeunesse !
Vive le printemps !
5 C'est le temps
De la tendresse.
Fuyez d'ici, sombre vieillesse,
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les violons.

UNE MUSICIENNE.

10 Un jour un vieux hibou
Se mit dans la cervelle
D'épouser une hirondelle
Jeune et belle,
Dont l'amour l'avait rendu fou.
15 Il pria les oiseaux de chanter à la fête :
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête ;
Il n'y resta que le coucou.

MONSIEUR GRIFON.

Monsieur le musicien, voilà de vilaines paroles.

SCAPIN.

Pardonnez-moi, monsieur ; ce sont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus et de Vulcain. Mais allons au fait.

Les violons jouent un air sur lequel les femmes de la sérénade dansent, et en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de M Grifon et de Scapin.

MONSIEUR GRIFON.

Miséricorde ! Des pistolets, monsieur le musicien !

SCAPIN.

Paix, paix, ne faisons point de bruit ; nous ne sommes pas les plus forts.

MONSIEUR GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, monsieur le musicien.

SCAPIN.

Et paix, paix, ils prennent le mien, et je ne dis mot.

MONSIEUR GRIFON.

Ils me déshabillent, monsieur le musicien.

SCAPIN.

Hé ! Comme vous criez ! Faut-il faire tant de bruit pour un méchant justaucorps ?

Justaucorps : espèce de veste qui va jusqu'au genoux, qui serre le corps et montre la taille. [F]

MONSIEUR GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches, monsieur le musicien, et prennent ma bourse.

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes, mais il n'y a rien ; ils seront bien attrapés.

MONSIEUR GRIFON.

Ils me prennent un collier de quatre cents pistoles, monsieur le musicien.

Léonor et Marine se retirent.

SCAPIN.

Bon, bon, ils ne tueront personne.

MONSIEUR GRIFON.

Ah ! La maudite sérénade !

SCÈNE XXVI.

**Valère, Scapin, Monsieur Grifon, Léonor,
Marine, danseurs.**

VALÈRE.

Ah ! Mon père, comme vous voilà ! Et d'où venez-vous ?

SCAPIN.

Nous venons de donner une sérénade.

MONSIEUR GRIFON.

Ah ! Valère, je suis mort : on vient de me voler un collier
de quatre cents pistoles.

VALÈRE.

Ne vous alarmez point, mon père ; je vous amène vos
voleurs.

Léonor et Marine jettent leurs manteaux.

MONSIEUR GRIFON.

Miséricorde ! Léonor ! Marine !

MARINE.

Oui, monsieur, c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN.

Ah ! Coquine, tu iras aux galères.

VALÈRE, à M Grifon.

Si vous voulez consentir que j'épouse Léonor, je vous
montrerai votre collier.

MONSIEUR GRIFON.

Mon collier ? Ah ! Je te promets que, si je le retrouve, je
consens à tout.

VALÈRE, tirant le collier de sa poche.

Je n'irai pas loin.

MONSIEUR GRIFON, voulant prendre le collier.

Ah ! Mon cher collier !

VALÈRE.

Ah ! Tout beau, s'il vous plaît, mon père : je vous ai dit que je vous le ferais voir, mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrais. Quand une fille se marie, elle a besoin d'un collier. En voilà un tout trouvé.

À Léonor.

Je vous prie, mademoiselle, de l'accepter pour l'amour de moi.

MONSIEUR GRIFON.

Comment donc ?

SCAPIN.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous fasse aussi mes petites excuses, et que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cents louis, c'était moi ; que je ne suis qu'une façon de musicien.

MONSIEUR GRIFON.

Double pendard ! Ah ! Je suis assassiné ! Quelle maudite journée ! Non je ne veux jamais entendre parler, ni de fils, ni de maîtresse, ni d'amour, ni de mariage, et je vous donne à tous les diables.

Il sort.

MARINE.

Tant mieux : voilà peut-être la première chose qu'il ait donnée de sa vie.

SCAPIN chante, et le chœur répète.

J'offre ici mon savoir-faire à tous ceux qui n'ont point d'argent ; je crois que le nombre en est grand, et je n'aurai pas peu d'affaire. Malgré toute ma ressource, gardez-vous d'un sexe enchanteur : non content de prendre le coeur, il en veut encore à la bourse.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].